

Joseph Vente raconte...

Le service militaire

Moi, Joseph Vente, en 1936, j'ai été incorporé le 15 octobre 1936 (la loi était alors de deux ans) pour mon service militaire à Colmar. Comme je suis né le 12 janvier 1916, je suis parti avec la classe 35. Donc, pendant deux années, de 1936 à 1938, j'ai été soldat à Colmar.

De Colmar à Mailly-le-Camp

Le régiment est parti en manœuvres à Mailly (en Champagne). On a mis dix-sept jours, à pied et à cheval, de Colmar à Mailly en traversant les Vosges. Tous les 4 ou 5 jours, il y avait une halte, un jour de repos. Un adjudant montait en avant en reconnaissance pour occuper le terrain où on campait une journée avec les chevaux.

Le régiment est resté un mois au camp de Mailly à faire des manœuvres, des tirs. Et après, moi, je suis revenu par le train parce que le cheval du colonel revenait par le train et moi je devais accompagner le cheval. Les autres sont revenus à cheval, mais moi par le train !

***La grande illusion*¹**

Pour le tournage du film *La grande illusion* j'ai été habillé en sous-lieutenant anglais de la guerre de 14-18. C'était en 1937, à Colmar, à la première batterie. Dans la cour de la caserne, un camp en carré avait été monté, avec des fils barbelés et une porte gardée. Nous [les figurants], on était autour. Certains avec des uniformes américains, d'autres anglais. Je ne me rappelle pas qui étaient les grandes vedettes du film. Le film est sorti, il y a eu la guerre, tout ça, et je n'ai jamais eu l'occasion de le voir. On avait peut-être un ou deux francs de plus. Le tournage a bien duré une dizaine de jours, après on a repris la vie comme avant.

Ordonnance du colonel

Les officiers avaient droit à une ordonnance. Souvent c'était un mobilisé du service auxiliaire qui ne portait pas d'arme. A Colmar l'ordonnance de notre colonel était un membre du service auxiliaire. Il n'avait pas le droit de monter à cheval. Le colonel avait deux chevaux pour lui mais il ne les montait presque jamais. Alors j'avais été désigné pour aller en ville à vélo, chez lui, pour promener ses chevaux. Un des chevaux s'appelait *Farandole*, je l'ai en photo dans la cour de la caserne.

Quand j'avais fini la sortie, $\frac{3}{4}$ d'heure, 1 heure après, je reprenais mon vélo et je montais en ville. L'auxiliaire faisait les douches aux pattes des chevaux, leur nettoyait les sabots et les brossait.

Cet auxiliaire était de la Haute-Loire. Beauseigne ! Un grand maigriot, bien gentil, un brave garçon mais il n'était pas bien instruit. Moi je ne l'étais pas mais lui l'était encore moins que moi. Il pouvait pas faire une lettre. Quand on a eu la première permission il ne voulait pas s'en aller. Il disait : "Je ne sais pas prendre le train". Il ne savait rien du tout. Un camarade l'a accompagné pour les premières permissions de huit jours de la Noël. Il lui a pris son billet à la gare parce qu'il fallait avoir ses papiers militaires et les présenter au chef de gare pour avoir une réduction. On ne payait, je crois, que le quart du tarif.

¹ Ce film réalisé par Jean Renoir a été tourné au cours de l'hiver 1936-1937 à Colmar et au Haut-Kœnigsbourg pour les extérieurs avec comme principaux acteurs Pierre Fresnay (capitaine Bœldieu) et Jean Gabin (lieutenant Maréchal). Jean Dasté avait le rôle de l'instituteur.

Alors, par exemple, on pouvait pas lui faire porter les plis. Il savait pas lire la boîte aux lettres. Mais pour cirer les parquets, laver par terre, ça, il le faisait. Comme il ne pouvait pas monter à cheval je sortais les chevaux puis j'allais en ville pour faire tout ce qu'il n'avait pas pu faire.

Je portais aussi les cartes d'invitation quand, entre officiers et amis, il y avait une réception : telle adresse, telle rue à Colmar. Pour ces réceptions nous devions attendre ces officiers à la montée d'escalier. Il fallait leur prendre le képi pour le mettre au portemanteau. S'ils enlevaient la capote, la mettre au portemanteau. Ensuite attendre ces messieurs jusqu'à ce que la cérémonie soit finie et redonner le manteau et le képi.

La première année la dame du colonel allait à Orbey en vacances avec ses deux enfants de 10, 12 ans. Une fois par semaine, je prenais le train pour aller cirer les chaussures et faire des travaux chez madame... Ca ne me coûtait rien, le colonel me donnait 10 F par mois parce qu'on n'était pas payé. Moi ma mère ne pouvait pas m'envoyer d'argent et ça m'arrangeait.

J'ai été libéré à la fin d'octobre, en 1938.

En 1939, le 19 mars, j'ai été rappelé pour une période de 21 jours. Mais, hélas ! j'ai été maintenu jusqu'en septembre à cause de la déclaration de la guerre, la guerre de 1939. A la déclaration de la guerre, j'étais à Colmar bien sûr. Je suis parti avec mon régiment, le 4^e d'artillerie, à Colmar sur le bord du Rhin.

Et pendant un mois je suis resté avec les jeunes incorporés, le temps d'attendre le retour des permissionnaires pour que le régiment soit complet. Après on nous a emmenés du côté de Reims pour former une batterie qui s'appelait la B 111. Et puis, quelques jours après, on nous donne une permission de 15 jours. Mais au rapport de onze heures, la permission en main, on nous dit : "La permission est supprimée". Ils ont organisé ce régiment et on est allés du côté du Chemin des Dames... Je suis revenu chez moi six ans après.

La guerre est déclarée

Le canon de 75

Le 75 était le seul "outil" qu'on avait mais on ne s'est presque pas battu. Pour un canon, il y avait 6 chevaux attelés par couple dont trois étaient montés en selle. Le canon était attelé à l'avant-train. Pour mettre le canon en position de tir les conducteurs enlevaient l'avant-train et l'emmenaient en arrière. Il fallait relever le canon, le mettre sur son frein. Alors il ne pouvait plus rouler.

Dans l'artillerie au départ j'ai été convoyeur. Mais 6 mois après, on m'avait changé, on m'avait appris le pointage. J'étais servant, assis avec d'autres à côté de moi, sur le siège du canon. Il y avait un appareil de pointage comme une sorte de loupe avec un trait rouge au milieu. Avec ce trait rouge vous preniez le point le plus loin, le plus haut que vous voyiez, un arbre, un clocher pour faire un point de tir. Après il fallait faire des calculs, je ne me rappelle plus lesquels, pour trouver le point juste, pour que l'obus tombe au lieu voulu. Les gradés avaient la carte. Ils savaient où il fallait tirer. Ils nous disaient : "Voilà, sur ce côté-là, prenez le point le plus haut que vous trouverez..."

Tout ce qui accompagnait le régiment était traîné par des chevaux : il y avait l'habillement et tout ce qui s'ensuit, dans des grands chariots ; ça a été un désastre. A un certain moment le commandant et les officiers nous ont dit : "Allégez les voitures traînées par des chevaux. Et il fallait

tout jeter au fossé. Des obus de 75, il s'en est jeté... Hélas, il s'en trouve encore aujourd'hui qui explosent accidentellement, de ceux qu'on avait tirés et d'autres qui avaient été abandonnés.

Les combats toujours en marche arrière

Et du *Chemin des Dames*, au cours des combats, notre régiment a circulé, toujours en marche arrière bien sûr, pas souvent en avant.

Sur les champs de bataille où je suis allé, il y avait l'infanterie qui était en premier combat. Mon régiment se trouvait à 4 km environ en arrière. Si un combat avait été dur, pendant que les fantassins se retiraient, nous on tirait sur les Allemands. Ça pouvait même arriver qu'on tire sur les nôtres parce qu'avec le canon de 75, à 5 km de distance, on considérait l'obus comme perdu. On allait toujours à reculons. On prenait position, on n'avait même pas le temps de tirer 15 obus, que l'ordre arrivait : il fallait encore faire marche en arrière, et toujours en arrière.

Le cessez-le-feu

Et le 24 juin, deux généraux français et un général allemand se sont rencontrés. Un des généraux français portait le drapeau blanc. Alors ils ont dit : "Cessez-le-feu, la guerre est terminée". Dans mon régiment, nous avons tiré quelques obus de plus. Notre capitaine qui était un cadre des savons *Cadum* de Paris qui avait fait la guerre de 14 nous a dit, il a dit comme ça : "Il y a encore des obus, il faut les utiliser". On a tiré peut-être, je ne sais pas, 7, 8, 10, 15 obus. Mais, exactement, je ne les ai pas comptés. Et puis le cessez-le-feu a été réalisé. Et on a été fait prisonniers.

Prisonnier

Prisonnier en France

J'ai été fait prisonnier le 24 juin du côté d'Essey-lès-Nancy. Là-bas on nous a mis dans le premier camp, en France, comme prisonniers. Certains ont essayé de s'évader, alors ils pouvaient réussir. Mais un certain officier français, un aumônier, un curé qui était lieutenant-colonel, est resté quelques jours avec nous et il nous a dit : "Ne vous évadez pas, quand les trains seront rétablis, vous êtes prisonniers de l'armistice, vous rentrerez chez vous. Les prisonniers du 24 juin n'iront pas en Allemagne"... Après il est parti dans un camp à part, pour les officiers.

On n'a pas cherché à s'évader. Ensuite on était à Essey-lès-Nancy dans un grand pré, parqués pendant quinze jours ou trois semaines. Après on nous emmène à Nancy dans la caserne d'aviation pendant trois semaines. Et un beau jour, un dimanche où il faisait une chaleur épouvantable, comme aujourd'hui² on nous dit : "Vous partez".

On a entendu un train siffler. On a dit : "Ça y est, on va rentrer". Peut-être 15 jours après on nous embarque pour nous emmener à la caserne d'aviation de Nancy. Ce jour-là, on a dit : "C'est bon !" Là-bas on couchait directement sur le ciment, sans paille mais on disait : "Bon ça va bien, maintenant on rentre". C'est de là qu'ils nous ont embarqués en Allemagne sans qu'on le sache.

Départ pour l'Allemagne

Et quand on nous a emmenés de Nancy sur ce lieu où on nous a embarqués, sur le trajet vers le lieu, des civils, des habitants de Nancy, nous avaient mis des seaux d'eau pour boire. Ils nous lançaient aussi des tranches de pain et du chocolat. Mais les soldats allemands donnaient un coup de pied aux seaux et vidaient l'eau par terre pour qu'on ne boive pas...

² 27 juin 2005.

En gare de Nancy, il y avait les wagons de bestiaux, des wagons belges. On nous a fait monter. Les wagons ont été fermés tout de suite après avec une sentinelle à chaque porte. Enfin ça va. Après nous arrivons vers Verdun, presque en face du cimetière de Verdun, le cimetière était à droite, toutes les portières de ces wagons à bestiaux belges ont été fermées. Deux, trois jours après on s'est trouvés en Allemagne.

Dans le wagon, les Allemands nous donnaient deux tranches de pain grandes comme ma main. Ce pain de seigle était graissé avec, comme beurre, une sorte de graisse tirée d'une boîte. On avait aussi des anciens biscuits, comme ceux de la guerre de 14, quatre biscuits par jour, pendant 2 ou 3 jours.

L'arrivée en Allemagne

On ne savait pas qu'on était en Allemagne quand on nous a débarqués. Il y avait une bordure de bois. Des femmes coupaient de l'herbe avec une faucille. Quand elles nous ont vus, elles nous montraient la faucille. Elles savaient que c'était un train de prisonniers, donc elles levaient la faucille, peut-être pas méchamment, on ne peut pas le dire, parce qu'alors on ne parlerait pas comme il faut...